



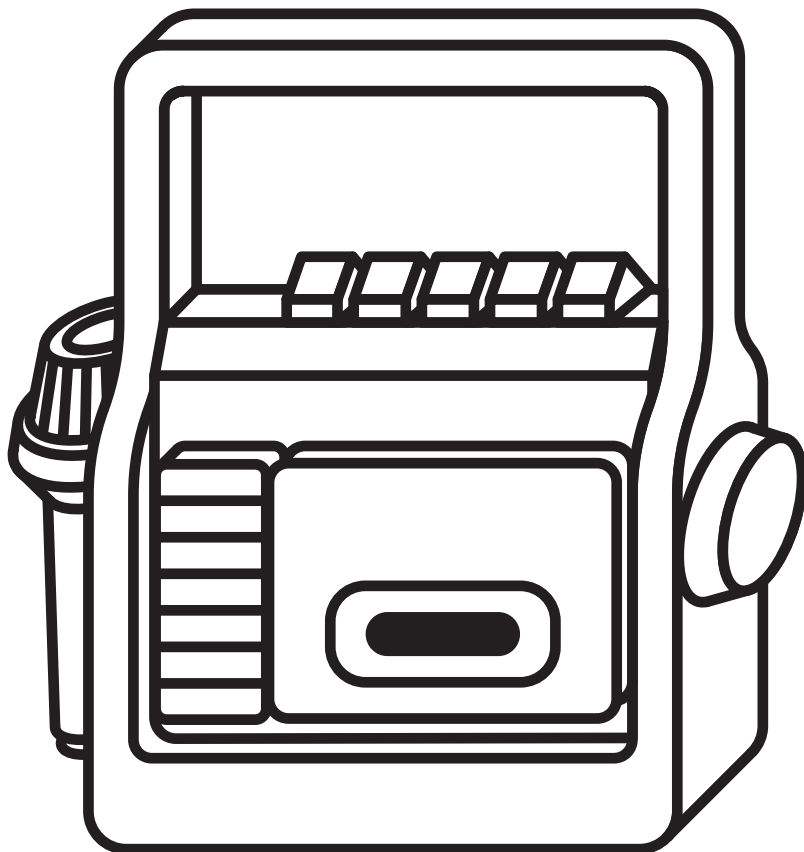
maison des arts  
— centre d'art  
contemporain  
de malakoff —

105, avenue  
du 12 février 1934  
92240 malakoff

**ouverture**  
mercredi au vendredi  
- 12h à 18h  
samedi et dimanche  
- 14h à 18h

**renseignements**  
maisondesarts.  
malakoff.fr  
01 47 35 96 94  
entrée libre

ville de Malakoff



du 21 janvier au 05 avril 2020

**vous êtes l'heure, je suis le lieu**  
**louise pressager**

exposition



# présentation

Du 21 janvier au 5 avril 2020, la maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff, présente *vous êtes l'heure, je suis le lieu*, la première exposition monographique consacrée à Louise Pressager dans un centre d'art.

Tournant majeur dans le travail de l'artiste, cette exposition donne à voir pour la première fois un ensemble de chansons et clips vidéo installés dans une scénographie spécifiquement conçue pour l'occasion. Alors qu'elle s'était toujours appliquée à contourner le genre autobiographique, Louise Pressager s'empare cette fois du micro et c'est à la première personne du singulier qu'elle chante ses textes mis en musique par le compositeur et arrangeur Ferdinand. Dans ses nouveaux dessins, elle rompt partiellement avec le noir et blanc de son style graphique habituel pour oser les couleurs et le grand format. Des projections oniriques s'invitent dans ses installations.

À grand renfort de linoléum et de placoplâtre, elle nous propose un parcours fléché analogue à celui que l'on suit dans les magasins de mobilier et de décoration. Sauf qu'il ne s'agit pas ici de passer d'une pièce à l'autre d'un appartement, mais de naviguer entre les différentes sphères d'un univers cérébral. Chansons, clips vidéo, grands dessins colorés, objets, suivent ainsi le labyrinthe mental de l'artiste pour habiter et habiller les espaces d'exposition du centre d'art.

Toutes les thématiques investies le sont sous l'angle du jeu, dans son double sens conceptualisé par le psychanalyste britannique Donald Winnicott. Il y a d'un côté le *playing*, ce jeu libre, spontané et

# biographies

## **louise pressager**

est née à Nancy en 1985. Son activité de parolière de chansons a débuté en parallèle de ses études de droit et de sciences politiques. Elle a ensuite mené une double vie d'artiste plasticienne et d'employée de bureau avant de travailler à temps partiel dans un hôpital psychiatrique. Lauréate du Salon de Montrouge en 2014, elle a bénéficié la même année d'une exposition au Palais de Tokyo. Son travail plastique est aujourd'hui représenté par la galerie Laure Roynette à Paris. Le regard qu'elle porte sur l'existence, qu'elle soit collective ou intime, est d'autant plus tranchant que ses œuvres emploient un langage visuel simple et une grande économie de moyens plastiques et formels.

## **ferdinand**

Après une formation classique au violoncelle, Ferdinand, également pianiste et guitariste autodidacte, joue dans divers groupes, du jazz à l'électro pop. Amoureux de la chanson française depuis son enfance, sa rencontre avec Louise Pressager le ramène vers la composition de chansons.

créatif auxquels se livrent les petits enfants. Certains psychothérapeutes tentent artificiellement d'en reproduire les conditions entre les murs de leurs cabinets au moyen du transfert. C'est de cet instrument psychanalytique qu'il est question dans *Rendez-vous manqué*, le morceau d'ouverture de l'exposition. Dans les clips des chansons *Bouée crevée* et *Je crois que j'oserais te dire je t'aime*, les couleurs chatoyantes des nombreux jouets et déguisements manipulés tranchent avec la gravité des souvenirs abordés, respectivement les violences scolaires et la découverte de l'homosexualité.

Le premier étage est le lieu d'un autre type de jeu, celui que traduit le terme *game*, enfermé dans les règles strictes auxquelles les adultes choisissent le plus souvent de se conformer. Les jeux de société en sont l'exemple type. Pour le clip de la chanson *Le rôle du pigeon*, Louise Pressager a mis au point une réplique parodique du célèbre jeu *Twister*. Elle l'utilise pour raconter son expérience du travail en *open space*, dans un langage visuel et textuel flirtant avec les codes du *hip-hop*.

À la faveur d'un dévoilement inédit, *vous êtes l'heure, je suis le lieu* laisse le doute s'installer entre fiction et réalité, entre premier et second degré. L'humour s'efface derrière une autodérision plus discrète, les masques tombent les uns après les autres, et il n'est pas interdit de percevoir un émerveillement sincère derrière certains des artefacts rassemblés ici.

# portrait chinois

## louise pressager

### « Si j'étais un animal, je serais...

Je réalise en lisant cette question que cette exposition est pleine d'animaux ! À choisir entre tous, je serais sans doute un mouton ou un pigeon, car je suis extrêmement naïve et docile. Les gens qui me connaissent bien s'étonnent d'ailleurs souvent, par contraste, de l'acidité de mes dessins. C'est que j'ai trouvé dans l'expression artistique un bon moyen de me révolter après-coup lorsque je découvre que l'on a abusé de ma crédulité. La chanson *Le rôle du pigeon* est l'une de ces petites revanches à retardement.

### « Si j'étais un homme politique, je serais...

Louise Mussolini. Quand j'étais petite, j'étais très autoritaire et mes parents m'avaient trouvé ce surnom. J'ai suivi des études de droit et de sciences politiques, alors autant vous dire qu'avec la bifurcation tardive que j'ai opérée par la suite, l'humanité a échappé au pire.

### « Si j'étais un bonbon, je serais...

Tu as l'esprit un peu mal tourné non ? J'ai beau être une inconditionnelle de Gainsbourg, je suis plutôt du genre à hésiter entre les sucettes et les roudoudous.

### « Si j'étais une religion, je serais...

Un *fan-club*. J'ai eu de très nombreuses idoles, et la question sociologique des cultes médiatiques et de leurs enjeux identitaires me passionne. J'ai consacré mon mémoire de fin d'études aux fans de l'Eurovision, l'année où le choix de Sébastien Tellier comme représentant de la France à ce concours télévisé avait créé un mini-scandale.

**« Si j'étais une série télé, je serais...**

Je n'aime pas beaucoup les séries et autres formes répétitives. J'ai toujours préféré les *one-shots* avec des scénarios bien condensés, donc les films. Mon intérêt pour les clips musicaux est beaucoup plus récent. L'ouïe étant mon sens prédominant, j'ai longtemps pensé que les images n'avaient rien à apporter aux chansons et pouvaient même les desservir.

C'est d'abord par pure contrainte que je me suis attelée à illustrer les nôtres, mais je me suis prise au jeu et maintenant j'en redemande !

**« Si j'étais une plante, je serais...**

J'ai un projet de chanson sur les aventures d'un pied de tomates et d'un vendeur du rayon jardin d'un grand magasin de bricolage. J'aime bien la faculté qu'a cette plante de se rebeller face à son tuteur.

**« Si j'étais un plat cuisiné, je serais...**

Je peux citer des marques ? Il y a dans mes habitudes culinaires une sorte de gradation dans l'horreur. Je peux passer de la cuisine maison de produits frais biologiques à la consommation frénétique de *pasta box*. Dans les périodes de rush les plus intenses, il m'arrive même de manger de la nourriture pour cosmonautes, les fameuses barre *Feed*, « un repas complet en une seule barre ».

**« Si j'étais un sport, je serais...**

La course à pied. J'ai un côté Forrest Gump, j'aurais pu inventer le T-shirt smiley.

**« Si j'étais un jour de la semaine, je serais...**

Le *lardi* ou le *jeudredi*, comme dirait l'un de mes anciens

camarades d'*open space*. Je n'ai pas de jour préféré. Je trouve mon équilibre dans le partage de mon temps entre l'hôpital psychiatrique où je travaille les débuts de semaine et les week-ends de quatre jours que je consacre à la création. Ces deux activités se nourrissent l'une l'autre.

### **« Si j'étais un jeu, je serais...**

Un jeu sans règles. J'ai toujours eu horreur des jeux de société et des sports collectifs. Je garde en revanche un souvenir merveilleux de ces jeux enfantins avec mon frère qui commençaient par « On disait qu'on était ... »

Ce sont ces univers imaginaires que j'ai tenté de ramener à la vie dans le clip de la chanson *Je crois que j'oserais te dire je t'aime*.

### **« Si j'étais un chiffre, je serais ...**

J'hésite entre le 2 ou le 3. J'ai une vision du monde très dichotomique. Mes dessins décrivent souvent une évolution à 2 étapes (avant / après). Mes vidéos ont presque toutes 2 personnages principaux. Mais ces derniers peuvent être sous la surveillance d'un troisième personnage faisant figure d'autorité (ex : deux élèves sous la surveillance d'un maître d'école, deux patients d'un hôpital psychiatrique sous le contrôle d'un soignant). Le 3 est également celui de la croix latine, dont la géométrie me fascine, et du podium à 3 marches que j'ai toujours considéré comme son prolongement contemporain.

### **« Si j'étais une époque, je serais...**

De mon temps, en classe de terminale, on devait rédiger un « TPE », sorte de mini-mémoire de recherche. Le mien portait sur « Le rock anglo-saxon de 1965 à 1975 ». Voilà

qui répond à la question...

**« Si j'étais une saison, je serais...**

Sur mon ordinateur, j'ai divisé le contenu de cette exposition en deux principaux dossiers : « clips d'été » et « clips d'hiver ». J'aime les saisons tranchées. Le chaud et le froid, pas le tiède.

**« Si j'étais un pouvoir, je serais...**

L'enfant que j'ai été vous répondrait « celui de faire apparaître un chat » ou « de devenir un garçon ». Pour le premier souhait mes parents ont cédé et nous avons adopté Léon, le chat noir que vous pouvez apercevoir dans l'installation *Ça va mieux*. Pour le second vœu hélas ils n'ont rien pu faire, le mal était fait.

**« Si j'étais une devise, je serais...**

Avec mon frère nous avons inventé une monnaie pour nos peluches. Elle s'appelait le « Ploum », une appellation inspirée de la sonorité du nom de famille de notre grand-mère : Blum. Je questionnais constamment mes parents sur la notion de pauvreté, dont je ne pouvais pas m'expliquer la coexistence avec les distributeurs automatiques de billets. Je ne suis guère plus avancée aujourd'hui.

**« Si j'étais un paysage, je serais...**

L'intérieur d'une boule à neige. Je n'ai pas beaucoup l'occasion de voyager, mais je crois être très sincère en vous disant que l'émotion procurée par ces objets compense largement cette frustration. Le lino étoilé de *Rendez-vous manqué*, c'est un peu la même chose. Bien sûr je vous en parlerai toujours sur le ton du second



degré, mais au fond ce genre d'artifice peut vraiment faire décoller mon tapis.

**« Si j'étais un adjectif, je serais...**

Ne me demande pas ça, j'ai horreur des adjectifs, surtout dans les romans, lorsqu'ils s'étalent par grappes.

**« Si j'étais un instrument de musique, je serais...**

Ferdinand ! Je ne sais plus qui a dit récemment, à propos de David Bowie, qu'il jouait un peu de guitare, un peu de piano, mais qu'il jouait surtout très bien des musiciens. J'ai l'immense privilège d'avoir trouvé en Ferdinand le compositeur surdoué qui sait placer la bonne note sur chacune des syllabes de mes mots, et qui devine même le sens des espaces qui séparent ces derniers. À l'inverse, chacune de ses mélodies m'inspire une phrase. Nous sommes l'un et l'autre maintenus en perpétuel mouvement par la fascinante partie de ping-pong que nous jouons entre paroles et musique. Je crois qu'on peut parler d'alchimie.

**« Si j'étais un vêtement, je serais...**

La chemise à jabot portée par John Lennon sur les photos de promotion de *Sgt. Pepper's Hearts Club Band*. À seize ans j'ai fait des pieds et des mains pour avoir la même, seulement pour un observateur extérieur elle me faisait ressembler davantage à une nunuche ringarde qu'à une rockeuse psychédélique. Je ne m'habille pas, je me déguise, ou plutôt je change de peau. La perception que j'ai de ma propre identité est tellement fluctuante qu'un simple vêtement peut la faire basculer. Ce risque de chavirement est sans

doute le thème majeur de l'exposition *vous êtes l'heure, je suis le lieu*.

**« Si j'étais un livre, je serais ...**

*Le Roi Babar*, le célèbre livre pour enfants publié par Jean de Brunhoff en 1933. Il présente une cité utopique fascinante aux confins du communisme. C'est peut-être parce que Malakoff ressemble étrangement au Célesteville de mon enfance que je m'y sens aussi bien.

**« Si j'étais un pays, je serais...**

L'Angleterre. Les deux professeurs d'anglais qui sévissent dans mon entourage proche, mes idoles de jeunesse (les Beatles, donc, mais aussi Elton John, Lady Diana et tant d'autres...) : le destin s'est acharné à faire de moi une anglophile convaincue.

**« Si j'étais un objet, je serais...**

J'ai un rapport particulier aux objets. Matérialisme ? Fétichisme ? Je ne saurais dire, mais je mets un soin infini à choisir ceux dont je m'entoure, *a fortiori* lorsqu'il s'agit de sélectionner les accessoires de mes vidéos. J'ai fait cinq heures de route pour retrouver LA lampe torche à trois couleurs qu'utilise le maître-nageur dans *Bouée crevée*.

**« Si j'étais une couleur, je serais...**

Puisqu'il paraît que le noir et le blanc ne sont pas des couleurs, je ne suis malheureusement pas en mesure de répondre à cette question.

**« Si j'étais un métier, je serais...**

Boulangère, ethnologue ou écrivain. Ce sont les différents

métiers que j'ai envisagés lorsque j'étais enfant. Ensuite, *blackout* complet. Mais aujourd'hui je suis plutôt satisfaite de mon sort.

**« Si j'étais un médicament, je serais...**

Le Xeroquel. Oui, je réponds à cette question au premier degré, parce que c'est mon rôle de « médiateur de santé - pair », le métier bizarre que j'exerce en parallèle de mon activité artistique. Comme toutes les personnes soignées pour des troubles psychiques chroniques, je suis passée par différentes phases dans l'acceptation de la maladie et des traitements. Je dois mon salut à Gérard Garouste, dont j'ai lu l'ouvrage autobiographique sur mon lit d'hôpital. Seul le témoignage d'un artiste malade ou d'un malade artiste pouvait me faire accepter cette béquille chimique que je refusais au nom d'un prétendu lien entre souffrance morale et inspiration.

**« Si j'étais une maladie, je serais...**

Je donnerais tout au monde pour retrouver la grippe qui me tenait alitée lorsque l'une de mes tantes m'a offert, pour mes 15 ans, le double *best of* de Pink Floyd. Sans avoir consommé aucune autre drogue que du paracétamol, j'étais dans l'état exact où il fallait se trouver pour découvrir *Echoes*.

**« Si j'étais une odeur, je serais...**

Le parfum de Claire, ou celui Marjorie, qui ont donné leurs prénoms à deux de mes chansons. Je conserve dans des petites boîtes de jouets Kinder des mouchoirs en papier imprégnés de parfums d'êtres chers. C'est assez effrayant... Avant de rencontrer

Mariam, qui porte le parfum *Le Mâle* de Jean-Paul Gaultier, j'étais persuadée que sans la filière cosmétique je ne serais jamais tombée amoureuse de personne.

**« Si j'étais une matière scolaire, je serais ...**

Je n'ai jamais eu de matière préférée. La seule chose qui m'intéressait à l'école, c'était d'avoir de bonnes notes. Je ne suis pas sûre d'être parvenue à me défaire de ce besoin d'être rassurée par des évaluations chiffrées.

**« Si j'étais un monument, je serais...**

J'ose à peine le dire, mais c'est devant un monument d'architecture fasciste que Louise Mussolini a eu sa plus grande émotion architecturale : le Palais de la civilisation du travail, à Rome, que les Italiens surnomment le *Colisée carré*.

**« Si j'étais un sentiment, je serais...**

Cette question m'a tellement fait paniquer que j'ai dû consulter le « lexique des sentiments et des émotions ». Je passe sans arrêt du rire aux larmes, de l'amour à la haine. Je n'ai jamais le temps de m'installer dans tel ou tel ressenti. Peut-être que cette instabilité est un sentiment à part entière.

**« Si j'étais un élément...**

J'ai toujours adoré l'eau.

Enfant, je disais toujours : « Quand je serai grande je choisirai la piscine plutôt que la maison ». Adolescente, je jouais les surfeuses dans une piscine gonflable, debout sur une planche de natation en polystyrène. C'est à cette période de ma vie que j'ai écrit les paroles de la chanson *Bouée crevée*, un appel au secours dont j'ai remanié les couplets pour que la thématique des violences scolaires y apparaisse plus explicitement. Ferdinand l'a mis en musique avec une guitare et des chœurs

qui évoquent volontiers les Beach Boys. L'installation à la maison des arts se veut aussi un hommage à David Hockney, un artiste que j'admire et qui a grandement contribué, avec les couleurs vives qu'il a su lui donner, à me faire dédramatiser la question de l'homosexualité.

**« Si j'étais un monstre, je serais...**

Justement, j'entendais hier dans un épisode de l'émission *Faites entrer l'accusé* une avocate déclarer « Je pense qu'il n'y a pas de monstres, il y a des hommes qui commettent des actes monstrueux. » Deux de ces hommes trouvent un écho profond en moi : Jean-Claude Roman et Xavier Dupont de Ligonnès. Un psychologue m'a dit que je souffrais du syndrome de l'imposteur...

**« Si j'étais un son, je serais...**

Je crois que mon son préféré est celui de la voix suraiguë d'Elton John dans les « Wooooo wooooo wooooo » de sa chanson *Goodbye Yellow Brick Road*. Un timbre humain tellement étrange qu'il sonne comme celui d'un robot, et qu'il a fallu le témoignage d'un ingénieur du son pour assurer qu'aucun trucage n'avait été utilisé pour la déformer. Elton préfère dire qu'il chantait alors « comme un castrat ». Je trouve qu'il y a un peu de cette atmosphère sonore à la fin de notre chanson *Je crois que j'oserais te dire je t'aime*, où Ferdinand a subtilement pitché ma voix pour me faire muer progressivement.

**« Si j'étais un verbe, je serais...**

Le verbe TRAVAILLER, personne ne vous dira le contraire.

**« Si j'étais le doigt d'une main, je serais...**

Celui où l'on met l'alliance, mais je ne me rappelle jamais lequel c'est.

**« Si j'étais un fruit, je serais...**

Ni la pomme de *Je crois que j'oserais te dire je t'aime*, ni les fruits carnivores de *La nature est vivante mais le modèle est mort*, mais la banane nourricière des *Orphelins*, parce que c'est le seul fruit qui rassasie vraiment, et que la nature l'a doté d'un emballage à ouverture facile. Il a aussi illustré l'une des plus belles pochettes de disques de l'histoire du rock !

# portrait chinois ferdinand

« Si j'étais un animal, je serais...

Un chat, pour les siestes.

« Si j'étais un homme politique, je serais...

Arnaud Montebourg, croyant mais pas pratiquant.

« Si j'étais un bonbon, je serais...

Un tic tac, saveur orange.

« Si j'étais une religion, je serais...

Le protestantisme.

« Si j'étais une série télé, je serais...

*Flight of the conchords*, les plus courtes sont toujours les meilleures.

« Si j'étais un plante, je serais...

Un saule pleureur.

« Si j'étais un plat cuisiné, je serais...

Le croque madame.

« Si j'étais un sport, je serais...

L'aviron.

« Si j'étais un jour de la semaine, je serais ...

Le lundi.

« Si j'étais un jeu, je serais...

Le *Trivial Pursuit*.

« Si j'étais un chiffre, je serais...

Le 1.

**« Si j'étais une époque, je serais...**

La Belle Époque.

**« Si j'étais une saison, je serais...**

L'automne, on peut en faire des poèmes ou des chansons françaises.

**« Si j'étais un pouvoir, je serais...**

Le pouvoir.

**« Si j'étais une devise, je serais...**

Je brise le dur par la patience.

**« Si j'étais un paysage, je serais...**

Un bord de rivière au XIX<sup>e</sup> siècle.

**« Si j'étais un adjectif, je serais...**

Monomaniaque.

**« Si j'étais un instrument de musique, je serais...**

Le violoncelle.

**« Si j'étais un vêtement, je serais...**

Un sweet à capuche.

**« Si j'étais un livre, je serais...**

*Extension du domaine de la lutte, Michel Houellebecq.*

**« Si j'étais un pays, je serais...**

La France.

**« Si j'étais un objet, je serais...**

Une lampe de chevet.



**« Si j'étais une couleur, je serais...**

Le vert.

**« Si j'étais un métier, je serais...**

Ébéniste.

**« Si j'étais un médicament, je serais...**

Du Mucomyst, pour le goût orangé.

**« Si j'étais une odeur, je serais...**

Celle du pain toasté.

**« Si j'étais une matière scolaire, je serais...**

L'histoire sans géographie.

**« Si j'étais un monument, je serais...**

Le château de Chaumont-sur-Loire.

**« Si j'étais un sentiment, je serais...**

La rancune.

**« Si j'étais un élément, je serais...**

L'eau.

**« Si j'étais un monstre, je serais...**

Celui du Loch Ness, pour sa discrétion.

**« Si j'étais un son, je serais...**

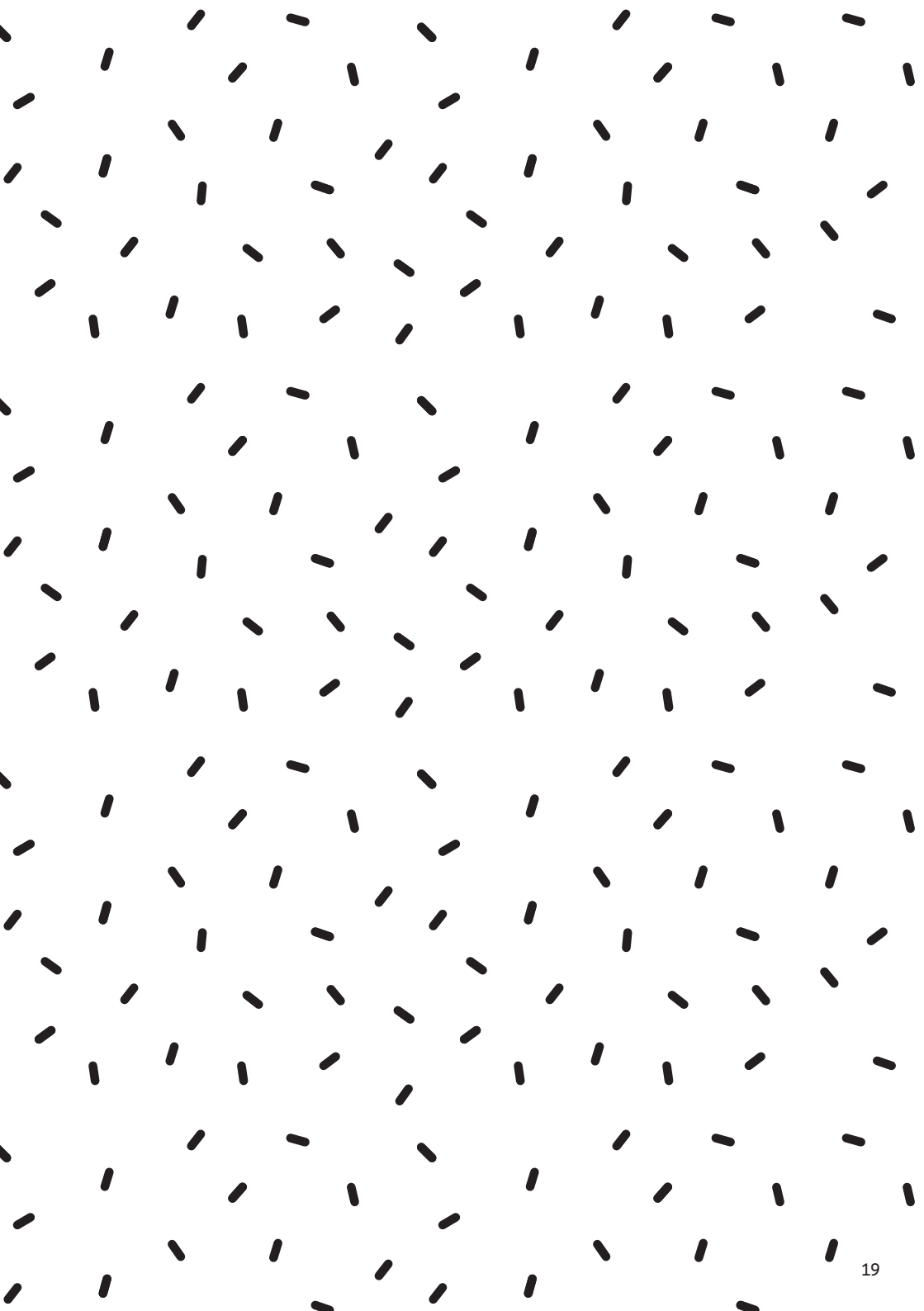
Celui d'un hautbois.

**« Si j'étais un verbe, je serais...**

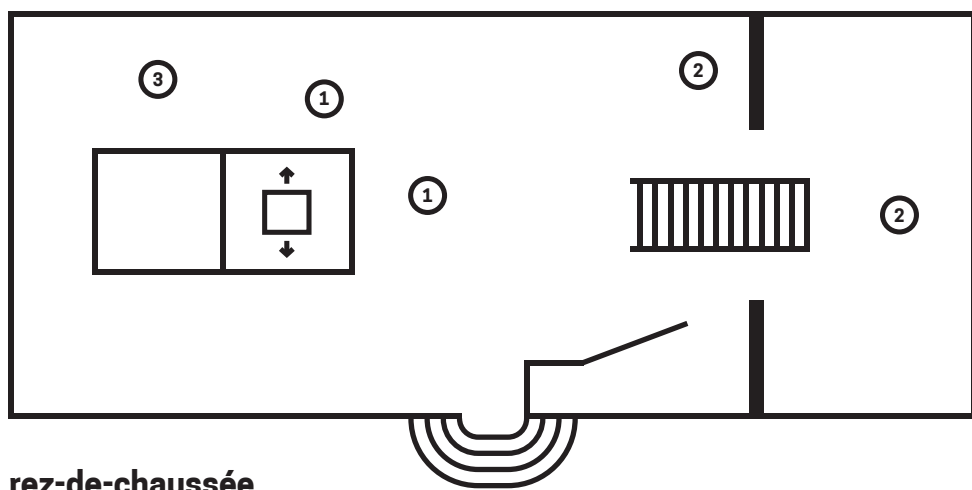
Fabriquer.

**« Si j'étais le doigt d'une main, je serais...**  
L'index.

**« Si j'étais un fruit, je serais...**  
Une mûre sauvage.



# placement des œuvres



# ① *rendez-vous manqué*

## Date de sortie

2020

## Avec

Supermalade

Le médecin, le scout, le cosmonaute et le lapin

Les brancardiers

Les chaises, les arbres et les étoiles

## Synopsis

Dans *Rendez-vous manqué*, Louise Pressager donne corps au personnage de Supermalade, super-héroïne burlesque affublée d'un slip kangourou et de charentaises. Cette patiente à l'allure peu commune ère dans la réalité mouvante d'une salle d'attente qui s'anime et se transforme à mesure que son regard se perd dans les arabesques d'un tapis persan.

Par l'intermédiaire d'un mur sur lequel elle dessine ses propres motifs, elle entre en communication avec le maître des lieux, un médecin sans visage qui s'affaire dans le cabinet attendant. C'est à ce fantôme en blouse blanche qu'est dédiée la chanson.

Cette dernière aborde en effet la question du transfert, ce lien si particulier qui unit le psychiatre à un patient « qui (...) prend pour de l'amour ce qui n'est, en fait, qu'un embrasement d'anciens émois. »<sup>1</sup>

On peut aussi choisir de ne voir ou n'entendre dans ce morceau très structuré qu'une simple « chanson de tapis ». On sait que « (...) chaque mode de musique persane possède son propre répertoire de mélodies et qu'il existe (...) des analogies entre les rythmes mélodiques et l'organisation spatiale d'un tapis. »<sup>2</sup>

La structure de *Rendez-vous manqué* est une manière

## Durée

5 min. et 52 sec.

## Chanson

musique Ferdinand / paroles Louise Pressager.

## Vidéo

Louise Pressager.

Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff.

© Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

<sup>1</sup> *Le transfert*, de Saverio Tomasella, Eyrolles, 2012, p. 91.

<sup>2</sup> *Le grand guide du tapis*, de Jacques Anquetil, Hachette, 1994, p. 31.

pour l'artiste de répondre à l'importance donnée par les psychiatres à ce qu'ils appellent « le cadre thérapeutique ». Les rendez-vous ponctuent la vie du patient comme un refrain revient dans une chanson.

Une psychothérapie se doit d'avoir un côté routinier, rituel, pour pouvoir « contenir » les manifestations de l'inconscient.

Le clip repose sur un principe simple : le personnage de la patiente est le seul dont le visage ne soit pas masqué. Toutes les autres figures humaines sont ainsi différentes incarnations du mot « personne » employé à de nombreuses reprises dans les paroles de la chanson. Cette règle de base est ensuite déclinée à travers une sorte de code-couleur où chaque catégorie de « fantôme » se voit attribuer un coloris particulier :

- En orange, les deux brancardiers, qui font le lien entre l'extériorité et l'intériorité.

- En noir, les éléments de mobilier, figures objectives du lieu de rendez-vous qui deviennent peu à peu les éléments subjectifs du décor intérieur de la patiente.

Leur mouvement de ronde symbolise à la fois le côté contenant et rassurant du cadre et les « mouvements transférentiels » qui animent la malade. Le décor se meut pour signifier le passage de la réalité au rêve.

- En blanc, l'être aimé qui n'existe pas, ou du moins pas en tant que tel, et qui pourtant est omniprésent.

Le personnage de Supermalade est mis en regard d'autres « héros », dont les portraits sont accrochés au mur de la salle d'attente : Freud, Baden-Powell et Armstrong, qui sont chacun le saint-patron de l'un des trois univers convoqués dans la chanson, et qui sont au final, avec Supermalade, les seules personnes clairement indéniables et identifiées.

## **La barbichette**

Dans *La barbichette*, la vidéo projetée dans le cabinet attenant à la salle d'attente, la personne du psychiatre se trouve totalement confondue avec celle du ou de la patient.e. Louise Pressager s'y présente travestie en Freud, ce dernier faisant figure, dans toute l'exposition, de divinité de la psychiatrie (à noter d'ailleurs que la fresque *La psychiatrie c'est la prostitution de l'âme* située à l'entrée du centre d'art présente cet illustre personnage sans nombril...)

Il s'agit aussi de la seule vidéo présentée ici dont l'artiste ait assuré elle-même le montage, et, comme pour faire l'aveu de son incompetence, elle y utilise les effets de transition les plus ringards proposés par le logiciel amateur *iMovie*. Aucun fondu ou balayage ne parvient à chasser le vilain personnage. La thérapie ne serait-elle qu'un jeu du patient avec lui-même, et le médecin une hallucination persistante dont il serait impossible de se débarrasser ?

On pourrait le penser si le spectateur ne devenait pas malgré lui, de par sa simple présence sur le divan, un partenaire de jeu.

*La barbichette*, 2020

2 min. et 27 sec., vidéo HD.

Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff.

© Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

*La psychiatrie c'est la prostitution de l'âme*, 2019

270 x 291 cm, fresque.

Coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff.

© Adagp, Paris 2020, Courtesy galerie Laure Roynette.

## ② **bouée crevée**

# **je crois que j'oserais te dire je t'aime**

*Bouée crevée* et *Je crois que j'oserais te dire je t'aime* sont deux titres de deux clips vidéos différents mais qui s'enchaînent dans une suite logique et pensée comme telle par Louise Pressager.

### **Durée**

5 min. et 11 sec.

### **Chanson**

musique Ferdinand / paroles  
Louise Pressager.

### **Vidéo**

Louise Pressager.  
Coproducton maison  
des arts, centre d'art  
contemporain de malakoff.  
© Adagp, Paris 2019,  
Courtesy galerie Laure  
Roynette.

### **Bouée crevée**

### **Date de sortie**

2019

### **Avec**

La bonne élève

Le cancre

Le maître-nageur

La maman

### **Synopsis**

Les premières notes de *Ah ! Vous dirai-je, maman* sont interrompues pour céder la place à celles, dansantes, de *Bouée crevée*.

Dans cette vidéo, le décor est vite planté et il a tout pour être agréable, les oiseaux babillent, le ciel est bleu, les arbres feuillus, il fait doux.

Dans ce jardin verdoyant, qui rappelle les paysages non linéaires de David Hockney, chaque personnage vaque à ses occupations autour de la piscine gonflable. Pendant que la bonne élève est calmement concentrée à travailler ses dessins autour de l'eau, le maître-nageur, censé surveiller la baignade ne la voit pas car « *il se fait bronzer* » et la maman dansotte au rythme de la musique jouée par le lecteur cassette coloré.

Habillée tout en noir avec des bottes en plastique jaune assorties à sa bouée canard, accessoire indispensable à sa survie, et affublée de son cartable rectangulaire,



Louise Pressager se met dans la peau de la bonne élève, qui se fait agresser par le cancre, « *avale tasse sur tasse* » et finit par se noyer dans la petite piscine gonflable, sous le regard aveugle du maître-nageur et les oreilles sourdes de la maman, trop occupée à se dandiner sur les sons, qui sont en réalité les cris d'appels à l'aide de sa fille.

Le jardin, qui est pourtant le lieu par excellence des jeux et des libertés, se transforme progressivement en un terrain miné mettant en péril la vie de la protagoniste. Pour survivre et échapper à ce cauchemar, le seul moyen est de se tourner vers ses « vedettes », et le maître-nageur enfle le masque d'Elton John.

Louise Pressager plonge dans ses douloureux souvenirs d'enfance / adolescence pour dénoncer un système scolaire inadapté, dans lequel il est difficile de s'intégrer et qui laisse parfois les individus à « *la marge des cahiers* ». Un phénomène que vient encore souligner la série de petits dessins au crayon de couleur sur papier quadrillé intitulée *Plages et jardins* qui figure justement en marge de l'installation.

« *Au secours, au secours, à l'aide, à l'aide* », la bonne élève a perdu pied et s'est noyée. Sa maman tente de la réanimer, et on glisse doucement vers *Je crois que j'oserais te dire je t'aime* qui développe le sujet de l'homosexualité déjà amorcé dans *Bouée crevée* : « *Quatre ans dans la peau d'un homard, quatre ans dans la peau d'une homo* ».

*Plages et jardins*, 2020  
série de 14 dessins,  
crayon de couleur et stylo  
bille sur papier,  
22 x 17 cm.  
© Adagp, Paris 2020,  
Courtesy galerie Laure  
Roynette.

**Durée**

4 min. et 44 sec.

**Chanson**

musique Ferdinand / paroles

Louise Pressager.

**Vidéo**

Louise Pressager.

Coproduction maison des arts,

centre d'art contemporain de

malakoff.

© Adagp, Paris 2019,

Courtesy galerie Laure

Roynette.

**Je crois que j'oserais te dire je t'aime****Date de sortie**

2019

**Avec**

La princesse et les princes

Le génie et le chirurgien

**Synopsis**

Dans *Je crois que j'oserais...* Louise Pressager évolue toujours dans le même jardin. Elle hisse d'emblée le drapeau arc-en-ciel, connu comme celui de la communauté lesbienne, gay, bisexuelle, transgenre, *queer*... au sommet d'un château de sable.

Elle se glisse dans la peau de différents personnages, presque tous des héroïnes et héros Walt Disney. Elle passe de la princesse au prince, de la bête à l'homme. Les nombreux déguisements qu'elle porte sont autant d'identités différentes. Sa voix finit même par se transformer, dans une mue finale qui vient couronner toutes ses mutations physiques.

Louise Pressager aborde de manière féérique et quasi magique le sujet de l'homosexualité, sous un angle amoureux plus que social : « *Je crois que j'oserais te dire je t'aime* » en est le titre complet.

La chanson est rythmée par la présence du « si » : « *si j'avais encore plus de mal dans les aigus...* », qui ancre la narration au conditionnel. Louise Pressager énumère toutes les conditions qui pourraient rendre cet amour possible, et nous autorise, à l'issue de cette grande traversée, à croquer dans la pomme.

La fable s'arrête au son de la voix de la maman qui finit d'étendre son linge et ramène sa fille à la réalité du

quotidien. Le costume de prince charmant, pourtant auréolé de tout le merveilleux des contes de fées, termine sa journée suspendu parmi les culottes et des chaussettes. Le charme est rompu.

### **Tout rose ou tout bleu**

La gomme bicolore a toujours fasciné Louise Pressager, de par sa double évocation du masculin et du féminin et de l'effacement des souvenirs. On la retrouve ici coupée en deux par une paire de ciseaux jaunes, un autre des objets jetés à l'eau par le personnage du cancre dans le clip de la chanson *Bouée crevée*. Le titre de l'ensemble, *Tout rose ou tout bleu*, est une allusion à l'arrivée récente de la couleur dans le travail de l'artiste, à sa difficulté à percevoir les nuances, tout en faisant à nouveau référence à la question de l'identité sexuelle.

### **Woman is emptiness**

Le « sentiment chronique de vide » fait partie des critères retenus par la littérature scientifique pour le diagnostic de certains troubles de la personnalité. *Woman is emptiness* est une tentative de retranscription de la confusion mentale qui peut s'opérer dans un esprit féminin entre ce ressenti particulier et la question du plein et du vide dans la sexualité telle qu'elle est également abordée dans les paroles de la chanson *Je crois que j'oserais te dire je t'aime*.

*Tout rose ou tout bleu*, 2020  
Techniques mixtes,  
dimensions variables.  
Coproduction maison des arts,  
centre d'art contemporain de  
malakoff.  
© Adagp, Paris 2020,  
Courtesy galerie Laure  
Roynette.

*Woman is emptiness*, 2020  
Posca sur papier, 70 x 100 cm.  
Coproduction maison des arts,  
centre d'art contemporain de  
malakoff.  
© Adagp, Paris 2020,  
Courtesy galerie Laure  
Roynette.

## ③ **ça va mieux**

### **Durée**

24 min. et 10 sec.

### **Chanson**

musique Ferdinand / paroles

Louise Pressager.

### **Vidéo**

Louise Pressager.

Coproduction Palais de Tokyo.

© Adagp, Paris 2014, Courtesy

galerie Laure Roynette.

### **Date de sortie**

2014

### **Avec**

La Névrose

La Santé

La Psychose

La Famille

La Religion

La Mort

### **Synopsis**

Le film aborde de manière à la fois métaphorique et à demi humoristique quelques uns des grands enjeux de l'hospitalisation en milieu psychiatrique.

Il est découpé en différents chapitres retraçant de manière plus ou moins chronologique le parcours et le quotidien d'un malade : l'entrée à l'hôpital, la mise en place d'un traitement médicamenteux, le suivi d'une psychothérapie, la prise des repas, le temps de sommeil, les ateliers thérapeutiques, les visites et les permissions, la sortie définitive.

L'accent est mis sur la complexité des relations entre les différentes institutions auxquelles se trouve confronté le malade (en particulier la famille et le corps médical), et sur les influences plus lointaines qui peuvent s'exercer sur lui (croyance religieuse, pulsion de mort, etc.). On parle de déséquilibré comme synonyme de fou, et Louise Pressager s'intéresse justement à la manière dont l'individu et le malade mental en particulier marche en équilibre sur un fil tendu entre des forces antagonistes.

Ces différentes instances sont personnifiées dans des figures archétypales identifiables par leur déguisement, et les personnages sont les suivants :

- La Névrose : personnage principal vêtu d'un pyjama bleu trop petit et portant un entonnoir sur la tête, représentation classique de la personne atteinte de troubles psychiques. Ce premier malade, grand suicidaire hospitalisé à la demande d'un tiers, a les yeux souvent rivés sur ses pieds, et évoque volontiers des pathologies comme la dépression mélancolique.

- La Santé : personnage avec un gyrophare à la place du nez, des étoiles d'ambulances dessinées sur les lunettes, les cheveux teints en bleu et une blouse blanche, qui incarne l'institution médicale dans son ensemble. Omnipotent, il assure à lui seul le transport des malades jusqu'à l'hôpital, la distribution des médicaments et des repas, la thérapie par la parole, l'animation des ateliers thérapeutiques... Sa maladresse épisodique n'a d'égale que sa bonne volonté et son souci de bien faire.

- La Psychose : second personnage de malade en pyjama bleu (trop grand pour lui cette fois-ci), camarade de chambre du premier, qui noue avec lui une relation de confiance et de solidarité tout à fait centrale dans le film. Les yeux souvent tournés vers le haut, ce second malade, plus souriant et dynamique que le premier, suggère des pathologies de type psychotique comme la schizophrénie ou la bipolarité.

- La Famille : personnage coiffé d'un chapeau en forme de toit de maison et vêtu d'une robe à motif de briques, qui symbolise la famille, promenant « son » malade dans une poussette pendant ses permissions, et (de manière métaphorique) lui réapprenant progressivement à marcher.

- La Religion : personnage vêtu d'un imposant costume de croix brun et qui fait des apparitions furtives pour accompagner le questionnement métaphysique du malade suicidaire.
- La Mort : ce personnage frêle au faciès sympathique moulé dans un collant noir et chaussé de rollers (comme ces employés affairés qui sillonnent les supermarchés) apparaît épisodiquement pour illustrer les ruminations morbides du dépressif.

Le lieu qui abrite – ou enferme, c'est selon – ces protagonistes revêt d'abord l'apparence parfaitement neutre et aseptisée d'un centre hospitalier ultra-moderne (faute d'autorisation de la part de l'institution psychiatrique locale, le film a été tourné dans le centre de soins cardio-vasculaires de pointe le plus récemment construit en France).

Mais son identité s'affirme peu à peu à travers les posters absurdes qui décoorent discrètement certaines de ses pièces, semblant souligner à la fois la présence oppressante des murs auxquels ils sont fixés et la possibilité d'une évasion voire d'une guérison par la pensée et par l'humour.

Les accessoires du film sont eux aussi essentiels, chaque objet étant investi d'une signification métaphorique particulière. L'entonnoir, symbole séculaire de la folie, qui intéresse aussi l'artiste pour sa simplicité graphique, est un motif omniprésent, les deux patients s'appropriant leur couvre-chef à des fins diverses et variées - du porte-voix au bol en passant par des usages plus offensifs à l'égard de l'autorité comme le lance-pierres. C'est à travers cet

objet qu'ils découvrent les vertus de la solidarité : avec deux entonnoirs, on peut faire beaucoup plus de choses qu'avec un seul ; on peut par exemple fabriquer un sablier pour réinventer le comptage du temps à la manière de Robinson Crusoe.

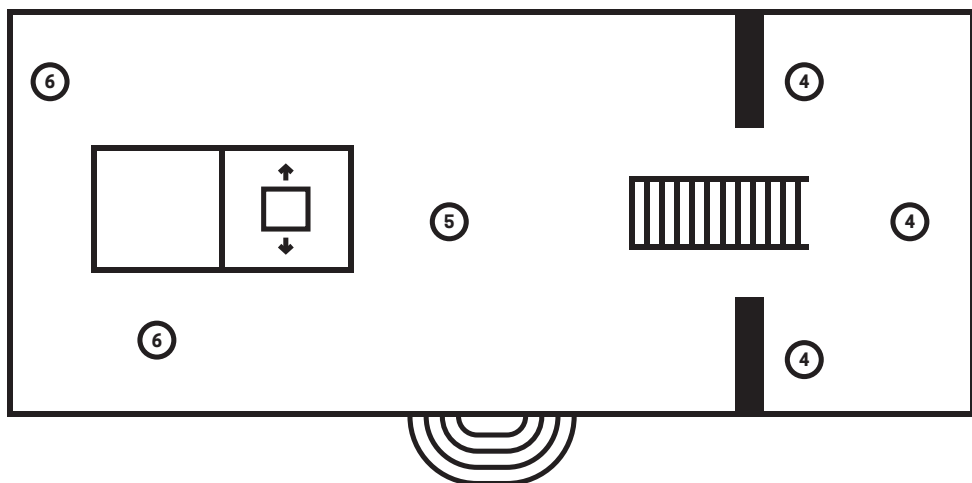
La vidéo est intégrée à un ensemble d'objets, accessoires du film retravaillés par la suite et autres détournements et assemblages apparemment absurdes mais expliqués par leurs titres. Ce fatras est reparti sur trois étagères portant chacune sur la tranche l'une des mentions suivantes : causes, symptômes, traitements.

Cette distinction ternaire est pour le moins simpliste, car ces notions sont éminemment subjectives. C'est pourquoi il s'agissait de la nuancer à travers de nombreux dessins qui, disposés en frise continue au-dessus de l'écran, étaient en quelque sorte la troisième couche du millefeuille, un peu comme un texte qui aurait été écrit en utilisant les personnages du film comme sujets et les accessoires comme compléments d'objets directs.

# placement des œuvres



œuvre



**premier étage**



## ④ dessins

Malgré les ouvertures progressives de son travail à d'autres medium, Louise Pressager n'a jamais cessé de dessiner.

Les recherches menées pour la réalisation de ses vidéos sont ainsi restituées indirectement par le prisme des images qu'elles lui inspirent. La quête de fulgurances métaphoriques et humoristiques qui caractérise sa pratique conduit inévitablement à la production d'innombrables dessins en marge de l'écriture des scénarios. Y sont exploitées toutes les idées qu'elle décide de ne pas inclure dans ses films pour éviter qu'ils s'apparentent à une succession de gags alors qu'elle souhaite les inscrire dans un registre plus émotionnel.

Elle présente ici un ensemble de dessins inédits en noir et blanc. Les deux grands dessins colorés qui leur font face, *La nature est vivante mais le modèle est mort*, et *Les orphelins* sont des allusions caricaturales à la peinture classique et contemporaine, comme si le simple fait de s'aventurer dans la couleur était une manière de se raccrocher à l'Histoire de l'art.

### Dessins noir et blanc, de droite à gauche de haut en bas :

- *Vanité*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *L'œuf ou la poule*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *Elevage de saucisses*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *Transformez les béquilles en échasses*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *KO*, 2019  
80 x 60 cm, posca sur papier
- *Coûte que coûte*, 2019  
80 x 60 cm, posca sur papier
- *Calimero*, 2018  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *Dans le sens des aiguilles d'une montre*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *Le revers de la médaille*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *Ne nourrissez pas le vide*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *Le beau drap*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier
- *Faire-part*, 2019  
60 x 80 cm, posca sur papier

### Dessins couleur :

- *La nature est vivante mais le modèle est mort*, 2019  
70 x 100 cm, posca sur papier
- *Les orphelins*, 2019  
70 x 100 cm, posca sur papier

### Tous les dessins ont pour complément de légende :

Coproduction maison des arts,  
centre d'art contemporain de  
malakoff.  
Courtesy galerie Laure Roynette.

## ⑤ le rôle du pigeon

### Durée

4 min. et 10 sec.

### Chanson

musique Ferdinand / paroles  
Louise Pressager.

### Vidéo

Louise Pressager.  
Coproductioin maison des arts,  
centre d'art contemporain de  
malakoff.  
© Adagp, Paris 2020,  
Courtesy galerie Laure  
Roynette.

### Date de sortie

2019

### Avec

Le cochon et le pigeon

### Synopsis

Écrite dans un *open space*, la chanson est le témoignage d'une travailleuse du secteur tertiaire.

Ancienne « opératrice de saisie », Louise Pressager est donc une « spécialiste du clavier d'ordinateur, qui saisit des documents ou des données manuscrits ou enregistrés ou des informations destinées à alimenter des bases de données sur un micro-ordinateur » si l'on suit la définition accordée par le moteur de recherche Google.

Dans *Le rôle du pigeon*, l'objet écran et l'objet clavier deviennent ainsi un espace à part entière, qui englobe deux animaux anthropomorphes dont les rôles sont d'ailleurs interchangeable, ne tenant qu'aux masques et aux vêtements qu'ils se disputent chaque matin. « L'ordinateur devient une pièce, un lieu dans lequel on peut rentrer tout entier, il est spatialisé.»<sup>1</sup>

Le pigeon *collaborateur* et le cochon *manager* y gesticulent, parodiant ainsi le célèbre jeu *Twister* dont l'amusement repose sur l'enchevêtrement loufoque des corps dictés par une boussole qui indique à quel endroit poser ses mains et ses pieds. Ce jeu qui tort, tortillonne et déforme les corps est à l'image d'un univers de travail qui impose « (...) une posture face à un mobilier spécifique » et dont : « L'efficacité est ici désignée comme le fait d'être présent à son poste de travail, de faire ses heures, et d'y adopter une

posture adéquate – se tenir droit et entretenir un cliquetis régulier sur le clavier de sa machine à écrire puis de son ordinateur. »<sup>2</sup>

Le clip a été tourné en intérieur, dans un immeuble de bureaux désaffecté, et à l'extérieur, dans une cour de récréation. À l'intérieur les personnages déambulent dans les couloirs, donnant à voir les vestiges d'un mode de travail promis à une disparition prochaine. À l'extérieur ils jouent avec des jeux, publics, bien ancrés dans le sol, indéracinables.

Le rôle du pigeon désigne le moment du dernier souffle de cet animal dominé qui émet alors un ultime bruit rauque.

Cette vidéo interroge ainsi le monde du travail, l'espace de l'*open space* et la place physique et symbolique que chaque personne occupe, sur une musique joyeuse et dansante composée par Ferdinand, qui interprète aussi l'un des deux personnages.

Pour survivre dans cet univers ou nous en échapper peut-être devrions-nous devenir des indiens ?

« *Coiffe-toi de mes plumes*

*Arme-toi de courage*

*Bats-toi comme un peau rouge »*

chante Louise Pressager à la fin de la chanson.

<sup>1</sup> Marc Bertier et Sandra Perin dans *Open Space, entre mythes et réalités*.

<sup>2</sup> Marc Bertier et Sandra Perin dans *Open Space, entre mythes et réalités*.

## ⑥ le gros câlin

*Je porte ma croix, je suis au bord de la sciatique*, 2020  
277 x 684 cm, fresque.

Coproduction maison des arts,  
centre d'art contemporain de  
malakoff.

© Adagp, Paris 2020, Courtesy  
galerie Laure Roynette.

Un grand personnage en deux morceaux nous accueille et nous conduit vers l'espace de projection de la vidéo *Le gros câlin*. Ses jambes soutiennent sa croix qui fait office de tronc. « La croix c'est l'assemblage des contraires, le petit et le grand, le vertical et l'horizontal, le masculin et le féminin, le bourreau et la victime, le bois et la chair, le nord et le sud, la bonne santé et la maladie, le croyant et le non-croyant, la vie et la mort... Elle caresse dans le sens du poil ma vision du monde dangereusement dichotomique, mon penchant naturel pour le binaire, mon goût pour les associations d'idées plus ou moins incongrues. La croix donc, pas la religion, ou si peu » explique Louise Pressager.

La vidéo dont la version muette avait fait le succès de l'artiste au Salon de Montrouge est présentée ici dans une version musicale inédite.

### **Durée**

3 min. et 57 sec.

### **Chanson**

musique Ferdinand / paroles Louise  
Pressager.

### **Vidéo**

Louise Pressager.  
© Adagp, Paris 2014, Courtesy  
galerie Laure Roynette.

### **Date de sortie**

2014

### **Avec**

Jésus

La croix

### **Synopsis**

Dans cette vidéo foutraque, Louise Pressager se travestit en Jésus dans diverses saynètes mettant également en scène un second personnage vêtu d'un imposant costume de croix en tissu marron un peu rude. Volontairement mystérieux, ce film ne se veut ni érudit, ni iconoclaste. On peut même y voir une tentative de réconcilier le symbole violent qu'est la croix avec le côté tendre et généreux de certains

catholiques pratiquants de la connaissance de l'artiste. Au-delà de la symbolique religieuse, Louise Pressager utilise la croix comme métaphore de la souffrance ; et se livre ici à une réflexion sur le rapport de l'homme (et de l'artiste en particulier) à sa propre douleur, oscillant souvent entre fuite, auto-complaisance et déni. L'artiste, sa souffrance et son œuvre, membres d'une Trinité nouvelle, s'affrontent et se fondent dans une forme de consubstantialité où tous les rôles sont réversibles.

## remerciements

Louise Pressager tient à remercier les personnes suivantes (dans l'ordre alphabétique) : Azamtou Angatahi, Mariam Bah, Greg Bismuth, Pascale Bouillot, Aude Cartier, Helia Cartier, Marie Decap, Gilles Dementhon, Ferdinand, Athénaïs Gadou, Isaure Gadou, Arnaud Gauchard, Virginie Gouband, Elsa Gregorio, Emeline Jaret, Martin Kauffmann, le docteur Eric Klingler, David Kozon, Josua Lebraud, Dominique Ledudal, Adrienne Louet, Carl Marion, Alain Potoski, Claire Potoski, Emma Pressager, Etienne Pressager, Jean Pressager, Natalie Pressager, Claude Quéré, Louis Raymundie, Laurent Redoules, Claire Richard, Cécile Richard, Laure Roynette, Grzegorz Tarasiewicz et Clara Zaragoza.

Ainsi que les institutions suivantes : la maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff, la galerie Laure Roynette, WIPART (Adrienne Louet et Claude Quéré), la ville de Malakoff, le Palais de Tokyo, la filière production de France Télévisions, l'Institut de Cancérologie de Lorraine, l'école maternelle Guy Môquet, la pharmacie du Sud et le Tennis Club de Malzéville.

La maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff tient à remercier Ferdinand, Louise Pressager et sa famille, Dominique Petitjean, The Shelf Company (Morgane Rébulard et Colin Caradec), WIPART (Adrienne Louet et Claude Quéré).

Ainsi que la galerie Laure Roynette, le salon du Dessin Drawing Now, L'école maternelle Guy Môquet et tous les services municipaux et toutes celles et ceux qui ont participé à la réalisation des clips vidéos.

# rencontres

**15 - 30**

**février - mars**

**Salon du dessin**

**Drawing Now**

Louise Pressager :

artiste référencée

**29**

**février**

**15h**

**Dans le cadre  
du Mois du  
dessin**

Rencontre  
et visite  
avec Louise  
Pressager

- accès libre -

**28**

**mars**

**16h**

Concert

- accès libre -

# informations pratiques



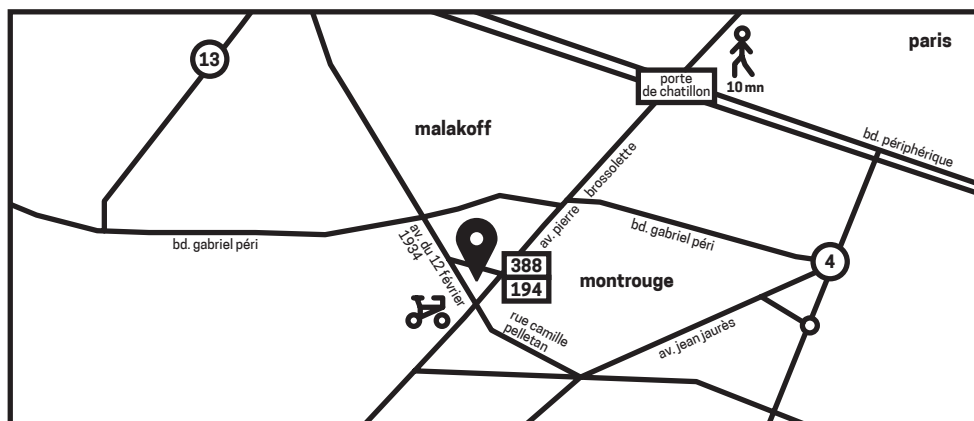
métro



bus



vélib'



## accès

105, avenue du 12 février 1934  
92240 Malakoff

### métro ligne 13

Station Malakoff - Plateau de Vanves, puis direction centre-ville.

### métro ligne 4

Mairie de Montrouge

### voiture

Sortie Porte de Châtillon, puis avenue Pierre Brossolette

### vélib'

Station n°22404, avenue Pierre Brossolette

## contacts

### direction

aude cartier

### production et communication

marie decap

### médiation et éducation artistique

elsa gregorio  
clara zaragoza, assistante  
armande gallet, médiation week end

### projets hors les murs

emeline jaret

### régie technique

carl marion  
laurent redoules

maisondesarts@ville-malakoff.fr  
maisondesarts.malakoff.fr  
01 47 35 96 94

## partenaires

la maison des arts centre d'art contemporain de malakoff bénéficie du soutien du Conseil Régional d'Île-de-France, de la DRAC Île-de-France, du Ministère de la Culture et de la Communication et du Conseil départemental des Hauts-de-Seine. La maison des arts centre d'art contemporain de malakoff fait partie du réseau TRAM. L'expositon s'inscrit dans la programmation d'expositions du Mois du Dessin.

Entrée libre

Ouvert du mercredi au vendredi de 12h à 18h  
le samedi et dimanche de 14h à 18h  
le lundi et mardi sur rendez-vous

